BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE,

IMITÉE DE L'ANGLOIS,

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES;

Par M. SAURIN, de l'Académie Françoise:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 7 Mai 1768.

Le prix est de 30 sols.

A PARIS,

Chez la V. DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

*U*NE *Piece honorée des larmes & du suffrage de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *ne pouvoit manquer de réussir. Le but moral*

de l'Ouvrage en avoit couvert les défauts à vos yeux, le Public n'a pas été moins indulgent : peut-être a-t-il voulu encourager un genre qui, quoique très-inférieur au genre héroïque, ne laisse pas d'avoir des beautés qui lui sont propres. La carriere du Théâtre se retrécit tous les jours ; nos grands Maîtres semblent avoir épuisé les ressources de l'Art. La Tragédie Bourgeoise est un champ nouveau, qui, cultivé par des mains plus habiles que les miennes, pouroit fournir quelques moissons heureuses ; je dis quelques moissons, car ce genre se trouve resserré entre deux écueils presque inévitables ; la basse scélératesse & le romanesque outré ; mais il doit être libre à chacun d'entrer dans la lice à ses risques & périls : tout genre est bon, quand il plaît au Public sans nuire aux mœurs. On s'est trop hâté de poser les bornes de l'Art : est-ce une Tragé-

die, est-ce une Comédie, que le Philosophe sans le sçavoir? *Je n'en sçais rien: mais je sçais que c'est un Drame très-beau & très-original. Pardonnez-moi*, MONSEIGNEUR, *ces réflexions: il s'agit d'un Art que* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *aime & protége, & sur lequel ceux qui ont l'honneur de l'approcher sçavent qu'Elle a un goût très-sûr & très-éclairé: je l'ai éprouvé moi-même, & ma Piece seroit moins imparfaite, si j'avois mieux sçu profiter de la justesse de ses observations. Tout foible qu'est l'Ouvrage*, VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *en a comblé le succès en me permettant de le lui dédier. Que n'est-il aussi permis à ma reconnoissance de se satisfaire? Que mon cœur n'a-t-il la liberté de mettre au jour ce qui est dans tous les cœurs? Mais le nom de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *qu'on verra à la tête de l'Ou-*

vrage, en dit plus que je n'en pourois dire; & personne ne le lira sans se souvenir avec attendrissement de Henri IV. & de son auguste bonté.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, SAURIN.

AVERTISSEMENT.

LE succès de cette Pièce a été beaucoup plus grand que je n'aurois osé l'espérer. Mais je suis fort loin de croire qu'il m'appartienne tout entier : quand l'Auteur Anglais aura revendiqué sa part, quand l'Acteur qui a joué d'une maniere sublime le rôle de Béverlei aura pris la sienne, celle qui me restera sera fort petite.

Au reste, la Pièce Anglaise a été traduite, & la traduction est dans les mains de tout le monde ; chacun peut en juger, comparer l'original avec l'imitation, & apprécier mon travail : il me siéroit mal de l'entreprendre.

Quelque desir que j'eusse de tenir la balance droite, l'amour-propre d'Auteur peseroit sur un côté ; & on me trouveroit avantageux, lorsque peut-être je me croirois modeste.

Je ne dis rien du genre de l'Ouvrage ; ce genre a ses ennemis & ses partisans : les opinions doivent être libres, mais la carriere doit l'être aussi : c'est aux Auteurs à composer, au Public à juger.

ACTEURS.

Madame BÉVERLEI, Mlle d'Oligny.

BÉVERLEI, M. Molé.

HENRIETTE, *Sœur de Béverlei*, Madame Préville.

TOMI, *Enfant de six à sept ans.*

LEUSON, *Amant d'Henriette*, M. Bellecour.

STUKÉLI, *faux ami de Béverlei*, M. Préville.

JARVIS, *ancien Domestique*, M. Brisard.

UN INCONNU.

UN SERGENT, *suivi de Records.*

La Scène est à Londres.

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon mal meublé, & dont les murs sont presque nuds, avec des restes de dorure.

SCENE PREMIERE.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

Elles sont assises, & travaillent l'une au tambour, l'autre à la tapisserie.

Madame BÉVERLEI, *tournant la tête vers le fond du Théâtre.*

CHERE Henriette, il ne vient point !
Quel tourment que l'inquiétude !

HENRIETTE.

C'est chez nous un mal d'habitude,
Ma sœur ; mais un autre s'y joint,
Plus cruel, à ne vous rien taire :
L'indigence....

Madame BÉVERLEI.

Oh ! pour celui-là,
Plût au ciel qu'il fût seul ! Oui, ma sœur, & déjà
Je sens qu'on apprend à s'y faire.
Ce Sallon que j'ai vu si richement orné,
Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dorure,
Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné ?
Ce sont besoins du luxe, & non de la nature :
Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés,
A voir ces murs tout nuds ils se sont faits de même :
Un seul objet les tient uniquement charmés,
Et rien ne manque ici, quand j'y vois ce que j'aime.

HENRIETTE.

Vous me mettriez en couroux :
Tomber de l'opulence au sein de la misere,
Cela n'est donc rien, selon vous ?
Oh ! je n'apprendrai moi, qu'à détester mon frere.
Oui, je le haïrai dans peu ;
A le haïr vous-même, il sçaura vous contraindre.

Madame BÉVERLEI.

Mon époux ! Je pourrai le plaindre :
Mais le haïr !

HENRIETTE.

Funeste amour du jeu !
Combien de fois, après l'aurore,

Vous l'avez vû rentrer, maudissant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitoit encore !
Vos yeux de veiller étoient las ;
Mais son retour, du moins, consoloit votre attente.
Ce n'est pas de même aujourd'hui :
Depuis long-temps le jour a lui,
Et Béverlei, trompant votre ame impatiente,
N'est pas encor rentré chez lui.

Madame BÉVERLEI.

C'est la premiere fois....

HENRIETTE.

Ma sœur toujours l'excuse ;
Jamais contre lui de couroux.
Ah ! vous êtes trop bonne, & mon frere en abuse.

Madame BÉVERLEI.

Il n'a qu'un seul défaut....

HENRIETTE.

Qui les renferme tous :
La passion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout sentiment du cœur.
Il fut un temps qu'il chérissoit sa sœur,
Qu'il adoroit sa femme ;

Madame BÉVERLEI.

Et ce temps dure encore.

HENRIETTE.

Ses traits sont altérés aussi-bien que ses mœurs.
Qu'est devenu cet air qui lui gagnoit les cœurs,
Cette grace, cette noblesse,
Et mille autres dons enchanteurs ?
Les veilles, les chagrins ont flétri sa jeunesse.

Madame BÉVERLEI.

Ce changement, encor, n'a point frappé mes yeux.

HENRIETTE.

Son fils!... En ſoupirant vous regardez les cieux :
Hélas! quel ſera ſon partage?
Pauvre enfant!

Madame BÉVERLEI.

Le beſoin rend l'homme induſtrieux;
Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux :
Le malheur & l'exemple inſtruiront ſon jeune âge;
De bonne heure il en recevra
L'utile leçon d'être ſage,
Et de ſa mere il apprendra
La patience & le courage.
Ah! croyez-moi, ma chere ſœur,
Le bonheur, dont ſouvent on ne pourſuit que l'ombre,
C'eſt le contentement du cœur.
Béverlei l'a perdu : ſur ſon front toujours ſombre,
On lit l'affreux remords dont il eſt dévoré.
Rendre malheureux ce qu'il aime,
Voilà le trait cruel dont il eſt déchiré...
Ah! s'il pouvoit ſe pardonner lui-même!

HENRIETTE.

Oh! pour moi, quand je ſonge à quelle paſſion
Il a ſacrifié le plus bel héritage,
Je ne puis contenir mon indignation :
Le peu que j'eus pour mon partage,
Entre ſes mains eſt demeuré,
Je crains....

Madame BÉVERLEI.

Vous lui faites outrage.

HENRIETTE.

Un joueur n'a rien de ſacré :
Dès ce jour je veux qu'il me rende
Ce dépôt dans ſes mains imprudemment laiſſé.
Pour lui faire cette demande,
D'un trop juſte motif mon cœur ſe ſent preſſé.

Madame BÉVERLEI.

Quel motif ?

HENRIETTE.

Le ſoutien d'une ſœur qui m'eſt chere ;

Madame BÉVERLEI.

Non.... ce bien vous eſt néceſſaire,
L'hymen doit à Leuſon engager votre foi :
Cet amant en eſt digne, & je ne ſais pourquoi
Son bonheur toujours ſe differe.

HENRIETTE.

Puis-je y penſer, lorſque ma ſœur
Gémit ſous le poids du malheur ?

Madame BÉVERLEI.

Vous êtes ſur mon ſort un peu trop inquiète ;
J'ai des diamans, des bijoux :
Je n'en ai pas beſoin pour être ſatisfaite,
Et s'il faut m'en priver.....

HENRIETTE, *ſe récriant vivement.*

Ah ! ma ſœur !

Madame BÉVERLEI.

Calmez-vous :
Ma chere Henriette eſt trop vive ;
Tout peut encor ſe réparer :
Nous avons à Cadix un fond qui doit rentrer ;
Inceſſamment il nous arrive,
On nous en donne avis.

HENRIETTE.

C'est un fond pour le jeu,
Qui, croyez-moi, durera peu.

Madame BÉVERLEI.

Il peut se corriger.

HENRIETTE.

Qu'un Joueur se corrige,
Ma sœur!

Madame BÉVERLEI.

Ah! si le Ciel opéroit ce prodige,
Mon sort pourroit faire encor des jaloux.
De mille biens environnée,
Et, sur-tout, possédant le cœur de mon époux,
Des riches votre sœur fut la plus fortunée:
Si pour sa guérison mes vœux ne sont pas vains,
Avec cet époux que j'adore,
Réduite à subsister du travail de mes mains,
Des pauvres je serai la plus heureuse encore.

HENRIETTE.

Oh! bien, ma sœur, n'en parlons plus.
Je vous avertis, au surplus,
Qu'hier Leuson me chargea de vous dire
Qu'il a sur Stukéli le plus grave soupçon:
Souvent sur notre front notre cœur se fait lire,
Et l'air de Stukéli n'annonce rien de bon.

Madame BÉVERLEI.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête-homme.

HENRIETTE.

Oh! sans cesse pour tel, lui-même il se renomme.
Leuson n'est pas léger & le croit un fripon.

Madame BÉVERLEI, *avec un air inquiet.*

N'entens-je pas quelqu'un ?

HENRIETTE.

Non.

Madame BÉVERLEI.

Je suis au supplice.

Elle regarde sa montre.

Huit heures & demie.

HENRIETTE, *à part.*

Elle me fait pitié.

Madame BÉVERLEI.

Pour le coup....

HENRIETTE.

C'est Jarvis, qu'après un long service,
Chargé d'ans, nous avons, par un dur sacrifice,
Depuis six mois congédié.

SCENE II.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, JARVIS.

Madame BÉVERLEI.

SA présence m'est un reproche.
Jarvis, je vous avois prié
De vouloir à mon cœur épargner une approche,
Dont il se sent humilié.

JARVIS.

Madame, excusez-moi ; je l'ai donc oublié.

(*Il regarde l'appartement.*)

O ciel ! en quel état je vois votre demeure !
M'avez-vous défendu les larmes qu'à cette heure
M'arrache l'aspect de ces lieux ?
Je voudrois les cacher ; pardonnez, je suis vieux :
A mon âge, aisément l'on oublie & l'on pleure.

Madame BÉVERLEI.

Je ne l'écoute pas avec tranquillité.
Asseyez-vous, Jarvis,

JARVIS.

C'est bien de la bonté.
Est-il bien vrai ? mon pauvre Maître
A, dit-on, perdu tout son bien ?
En ce logis je l'ai vu naître ;
L'honnête-homme de pere, hélas ! qu'étoit le sien !
Que Dieu fasse paix à son ame ;
Mais après quarante ans, Madame,
Il n'eût pas renvoyé le bon-homme Jarvis :
Jusqu'à sa mort je le servis :
Courbé sous le poids des années,
J'espérois, auprès de son fils,
Passer celles encor qui me sont destinées ;
Mais il ne me l'a pas permis,
Peut-être a-t-il trouvé ma vieillesse importune ?
Trop librement, par fois, je me suis déclaré.

Madame BÉVERLEI.

Non, de vous s'il s'est séparé,
Accusez-en, Jarvis, sa mauvaise fortune.

JARVIS.

Est il réduit si bas ? Oh ! j'en suis pénétré !

Comme je vous disois, ici je l'ai vu naître.
Son pere a bâti la maison,
Et cent fois dans mes bras, hélas ! mon pauvre maître,
Je l'ai tenu petit garçon....
Aux pauvres il étoit si bon!
D'où vient, me disoit-il, qu'il est des misérables,
Des pauvres?... ce sont nos semblables :
Je veux, si je suis jamais Roi,
Qu'en mon royaume tout abonde,
Je rendrai riche tout le monde,
Et je commencerai par toi.
Ce sont les mots de son enfance :
Comme d'hier je m'en souviens;
Et voilà que lui-même il est dans l'indigence!

Madame BÉVERLEI.

Mes pleurs coulent en abondance,
Parlez-lui.

HENRIETTE.

Que j'essuie auparavant les miens.

JARVIS.

Me refusera-t-il, dans cet état funeste,
De m'attacher à son malheur?
Ce refus perceroit mon cœur,
Et de mes tristes jours abrégeroit le reste.

Madame BÉVERLEI, *entendant quelqu'un.*

Vous l'allez voir, je crois.

HENRIETTE.

Ce n'est pas encor lui.

SCENE III.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, STUKÉLI, JARVIS.

Les Dames se levent.

Madame BÉVERLEI.

AVEZ-VOUS vu mon époux aujourd'hui, Monſieur Stukéli ?

STUKÉLI.

Non.

HENRIETTE.

Et cette nuit ?

STUKÉLI.

Madame,

Hier au ſoir je l'ai quitté.
Quoi ! mon ami ſeroit reſté
Toute la nuit loin de ſa femme !

HENRIETTE.

Votre ami ! pouvez-vous vous dire ſon ami,
Quand ſon goût pour le jeu par vous eſt affermi,
Quand vous encouragez ſon vice ?

STUKÉLI.

Vous ne me rendez pas juſtice :
Auprès de lui n'ai-je pas employé
Remontrance, conſeil ? Ce ſont les ſeules armes
Que me fourniſſoit l'amitié ;
J'ai même été juſques aux larmes.

Enfin le trouvant ſourd à tout,
N'ai-je pas, dans l'eſpoir de réparer ſa perte,
Pouſſé l'amitié juſqu'au bout,
En lui tenant ma bourſe ouverte?
J'ai de ſon mauvais ſort ſupporté la moitié.

HENRIETTE.

C'eſt avoir eu, Monſieur, une fauſſe pitié.

STUKÉLI.

On n'abandonne point ſon ami dans la peine.

HENRIETTE.

Approfondir l'abîme où ſon penchant l'entraîne!...
Vous vous attendez peu d'être remercié.

STUKÉLI.

De nous perſécuter la fortune ſe laſſe,
J'eſpérois....

Madame BÉVERLEI.

C'eſt aſſez, répondez-moi, de grace;
Vous quittâtes, hier, mon époux?

STUKÉLI.

Chez Vilſon,
Avec gens qu'à connoître il n'eſt profit, ni gloire:
Il ne m'en a pas voulu croire.

Madame BÉVERLEI.

Y ſeroit-il encor?

STUKÉLI.

Jarvis ſait la maiſon.

JARVIS.

Madame, irai-je?

Madame BÉVERLEI.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE.

Allez-y comme de vous-même,
Jarvis.

STUKÉLI.

Et gardez-vous de prononcer mon nom;
Il se plaindroit de moi... peut-être avec raison.

Madame BÉVERLEI.

Allez donc : mais, de grace, avec un soin extrême
Evitez tous les mots qui pourroient l'offenser :
Les malheureux, Jarvis, sont aisés à blesser :
Avec ménagement il faut qu'on les approche.
J'ai toujours suivi cette loi;
Béverlei, consolé par moi,
De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'appartient pas de lui rien reprocher,
Et puis, voudrois-je le fâcher?
Mon pauvre Maître! hélas! sa peine,
La vôtre, n'est-ce pas la mienne?

Il sort.

SCENE IV.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, STUKÉLI, TOMI.

Tomi entre, & dit un mot tout bas à Henriette.

HENRIETTE.

A L'INSTANT, mon petit ami,
Venez.

Madame BÉVERLEI, *l'appellant à elle.*

Ecoutez-moi, Tomi:
Ce matin, ſuivant l'ordinaire,
Votre pere, mon fils, n'a pû vous embraſſer;
Mais quand il reviendra, ſi vous voulez me plaire,
Song[illegible] le bien careſſer,
N'y manquez pas.

TOMI.

Oh! maman, je n'ai garde:
J'aime tant mon papa!

Madame BÉVERLEI.

Je ne crois pas qu'il tarde:
Songez-y bien.

HENRIETTE.

Venez.

Tomi baiſe la main de ſa mere, & ſort avec Henriette.

SCENE V.

Madame BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

C'EST tout votre portrait :
Il eſt charmant.

Madame BÉVERLEI.

Oh ! c'eſt ſon pere trait pour trait.
Que tous deux le Ciel les conſerve :
(*Elle s'aſſied, & Stukéli auſſi.*)
Mais daignez à préſent me parler ſans réſerve :
A mon époux, Monſieur, n'eſt-il rien arrivé ?
C'eſt la premiere fois que la nuit il s'abſente,
Et je crains....

STUKÉLI.

Quoi ! pour vous ſon amour éprouvé,
Pour lui, malgré ſes torts, votre foi ſi conſtante,
Votre eſprit & votre beauté,
Tant de charmes qu'en vous l'on admire & l'on vante,
Tout ne répond-il pas de ſa fidélité ?

Madame BÉVERLEI.

Sans convenir, Monſieur, de ces prétendus charmes,
Je ne ſoupçonne point ſa foi ;
Sur ce point je ſuis ſans allarmes,
Ce ſeroit l'outrager.

STUKÉLI.

Comme vous, je le croi,
Et c'est avec plaisir, Madame, que je voi
Que vous connoissez trop le monde,
Pour écouter les vains propos
Que hasardent souvent les sots,
Et les méchans dont il abonde.

Madame BÉVERLEI.

Quels propos, & sur quoi? Je ne vous entens pas.

STUKÉLI, *avec un air embarrassé.*

Mais... sur rien.

Madame BÉVERLEI.

Pourquoi donc, Monsieur, cet embarras?

STUKÉLI.

Je songeois qu'on a vu souvent la calomnie,
Entre d'heureux époux, semer la zizanie;
Qu'on doit fermer l'oreille à ses discours.

Madame BÉVERLEI.

D'accord:
Mais que prétendez-vous conclure?
Mon mari m'aime, j'en suis sûre,
Et l'on ne m'a point fait contre lui de rapport:
Tout au contraire, & dans ce monde,
Qui de sots, dites-vous, & de méchans abonde,
On convient que le jeu fait son unique tort:
Son cœur me reste, au moins, dans ma douleur profonde,
Et je ne le perdrois qu'en recevant la mort.

STUKÉLI.

Madame, pardonnez: peut-être
Le zèle & l'amitié m'ont fait aller trop loin.

Je vois que j'ai pris trop de ſoin,
Et qu'indiſcrètement je vous ai fait connaître
Ce que de vous apprendre il n'étoit pas beſoin;
Mais malgré de vains bruits, j'oſe ici vous répon-
dre....

Madame BÉVERLEI.

Il me ſuffit, pour les confondre,
Que je connoiſſe mon époux:
Tous ces vains bruits je les mépriſe,
Et ſi vous permettez, Monſieur, que je le diſe,
Mon eſtime pour lui m'en répond mieux que vous.

à part.

Je ne puis réſiſter au tourment qui me preſſe.

haut.

J'ai beſoin de repos, Monſieur, & je vous laiſſe.
Vous pouvez, cependant, ici
Attendre en liberté que votre ami paraiſſe.

SCENE VI.

STUKÉLI, *ſeul.*

BON: mon projet a réuſſi;
J'ai mis le trouble dans ſon ame,
Madame Béverlei, vous avez oublié
Qu'avant que par l'hymen votre ſort fût lié,
Vous avez dédaigné ma flâme....
...Sous le voile de l'amitié,
J'ai déjà ruiné le rival que j'abhorre....
.... Dans le cœur de ſa femme il faut le perdre
encore:

Le

Le perdre... la gagner... c'eſt mon double projet.
Des deux côtés ſuivons ma trame.
Mon bonheur ſeroit imparfait,
Si l'amour... Oui... déja dans l'eſprit de la femme,
Adroitement j'ai gliſſé le poiſon.
Et j'eſpere bientôt...... Quelqu'un vient : c'eſt Leuſon :
Son eſprit pénétrant me met en défiance;
Il m'impoſe par ſa préſence,
Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

SCENE VII.

LEUSON, STUKÉLI.

LEUSON.

JE vous trouve à propos : juſqu'en votre demeure,
J'aurois été, Monſieur, vous chercher tout-à-l'heure.

STUKÉLI.

De quoi s'agit-il donc, Monſieur?

LEUSON.

De mon ami;
De Béverlei.

STUKÉLI.

Dites le nôtre.

LEUSON, *d'un ton ferme.*

Je dis le mien : s'il eût été le vôtre....

STUKÉLI.

Monſieur, je crois l'avoir prouvé :

Dans les occasions Béverlei m'a trouvé ;
J'ai, pour le secourir, oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'est pas ce qu'on dit : on veut que, chez Vilson,
Vous ayez avec Mackinson
Une secrette intelligence.
Vous vous enrichissez, dit-on,
Lorsque Béverlei se ruine.

STUKÉLI.

Monsieur....

LEUSON.

C'est ce qu'on imagine.
Qu'en croirai-je ?

Ici Henriette du fond du Théâtre entend le reste de la Scene.

STUKÉLI.

Monsieur Leuson,
Sur une question semblable,
Ici je m'expliquerois mal :
J'espere quelque jour en lieu plus convenable....

LEUSON.

Le jour, le lieu, tout m'est égal ;
Sortons.

SCENE VIII.

STUKÉLI, LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

MONSIEUR Leuson, où voulez-vous aller ?
Demeurez, je veux vous parler.

STUKÉLI.

Il suffit : serviteur.

SCENE IX.

LEUSON, HENRIETTE.

QU'AVEZ-VOUS donc ensemble ?

LEUSON.

J'ai démasqué le traître : il sçait, le scélérat,
Que Leuson le connoît, & dans le cœur il tremble.

HENRIETTE.

Sur de simples soupçons ferez-vous un éclat ?
Hasarderez-vous votre vie ?
Vous remplissez mon cœur d'effroi !

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenez à moi,
Transporte mon ame ravie !

Qu'en craignant pour mes jours, vous me les ren-
dez chers!
Mais ce lâche au cœur faux, à l'œil timide & ſom-
bre,
Vil opprobre de l'Univers,
N'a jamais ſçu porter tous ſes coups que dans l'om-
bre :
Je crois à ſa valeur, comme à ſa probité.
Vous voyez que mes jours ſont bien en ſûreté.

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire?

LEUSON.

Pour armer contre lui les loix,
Juſqu'ici je n'ai pas une preuve aſſez claire :
Mais je l'aurai dans peu, j'eſpere ;
C'eſt à vous, cependant, d'autoriſer mes droits.
Donnez-moi Béverlei pour frere,
Que ſes intérêts ſoient les miens ;
Ne différez plus des nœuds.

HENRIETTE.

Trouvez bon que je les differe
Juſqu'à ce que ma ſœur ait des deſtins plus doux.
Venez la conſoler : hélas! dans l'amertume,
Sans ſe plaindre de ſon époux,
Sa beauté ſe flétrit, & ſon cœur ſe conſume :
Tandis qu'elle eſt en proie à ce trouble mortel,
Ah! Leuſon, de l'amour puis-je goûter les charmes?
Non.... Son état eſt trop cruel,
Et je vais eſſuyer ou partager ſes larmes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La Scene est dans une place près de la Maison de Béverlei.

SCENE PREMIERE.

BÉVERLEI, *seul.*

CIEL ! voici ma maison, & je crains d'y rentrer :
A ma femme, à ma sœur, je n'ose me montrer ;
J'ai tout trahi, l'amour, l'amitié, la nature :
A tout ce qui m'est cher, à moi-même odieux,
Sans dessein, sans espoir, errant à l'aventure,
La honte & le remords me suivent en tous lieux.
O du jeu passion fatale !
Ou, plutôt, vil amour de l'or !
Eh ! qu'avois-je besoin d'en amasser encor ?
A ma félicité quelle autre fut égale ?
Tout prévenoit mes vœux, tout flatoit mes desirs,
L'amour semoit de fleurs ma couche nuptiale,
Et l'aurore avec moi réveilloit les plaisirs !
Ah ! pour moi que le Ciel ne fut-il plus avare !...
Si, lorsqu'à tous nos vœux la fortune sourit,
La sagesse est un don si rare,
La médiocrité, mere du bon esprit,
Vaut mieux que la richesse, hélas ! qui nous égare.
Malheureux !

SCENE II.

BÉVERLEI, JARVIS.

JARVIS.

Ah ! Monſieur, je ſors de chez Wilſon.

BÉVERLEI.

Toi, Jarvis ! connois-tu cette horrible maiſon?
Ce gouffre où l'avarice égorge ſes victimes,
Où parmi l'intérêt, la baſſeſſe & les crimes,
Regne le déſeſpoir, la malédiction ;
Image de ce lieu de déſolation,
Dont le couroux du Ciel a creuſé les abîmes ?

JARVIS.

Oubliez ce ſéjour maudit,
Et venez conſoler Madame :
Elle n'étoit pas bien, ſes larmes me l'ont dit.

BÉVERLEI.

Laiſſe-moi.... Tu dis que ma femme ?...

JARVIS.

Je dis que dans ſes bras vous devriez voler.
Votre retour, Monſieur, peut ſeul la conſoler :
Venez.

BÉVERLEI.

J'ai tort, Jarvis : moi-même je me blâme ;
Mais, laiſſe-moi.

JARVIS.

Que je vous laiſſe, hélas !

Je ne ſçais s'il eſt des ingrats;
Mais vos bontés pour moi long-temps ont ſçu paraître.
Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné.
Abandonnerai-je un bon maître,
Lorſque de la fortune il eſt abandonné ?

BÉVERLEI.

Eh ! que peux-tu pour moi ?

JARVIS.

Bien peu de choſe :
Cependant.... Pardonnez.... Mon cher Maître, je n'oſe;
En vous l'offrant, je crains....

BÉVERLEI.

O digne ſerviteur !
De ton maître avili crains plutôt la baſſeſſe :
Oui, crains que, ſans pitié, dépouillant ta vieilleſſe,
Je n'abuſe de ton bon cœur :
Tu ne ſais pas, Jarvis, ce que c'eſt qu'un Joueur;
J'ai ruiné mon fils, & ma femme & ma ſœur :
De la même fureur crains d'être auſſi la proie.
Un miſérable qui ſe noie,
S'attache, en périſſant, au plus foible roſeau.
Crains que je ne t'entraîne auſſi dans mon naufrage.
Si tu ſavois, ô Ciel ! à quel excès nouveau
M'a porté cette nuit du jeu l'aveugle rage !
Ma femme... ah ! je ſuis confondu.
Moi qui comptois un jour perdu,
Le jour que je paſſois loin d'elle,
De toute cette nuit, elle ne m'a point vu :
J'ai paſſé cette nuit cruelle,
Dans les convulſions d'un malheur obſtiné.

A maudire, cent fois, le jour où je ſuis né.

JARVIS.

Venez donc ; chaque inſtant pour Madame eſt une heure.

Songez. . .

BÉVERLEI.

Et tu dis qu'elle pleure ?

JARVIS.

Elle ſe cachoit pour pleurer :
Des larmes s'échappoient à travers ſa paupiere :
J'ai cru même, tout bas, l'entendre ſoupirer.
Vous n'avez pas un cœur de pierre ;
Ah ! ſi vous l'aviez vûe. . .

BÉVERLEI.

Hélas ! que je la plains,
Et que je m'abhorre moi-même !
Sa vertu méritoit de plus heureux deſtins :
Jarvis, de ma douleur extrême
Tu ne peux adoucir l'horreur :
Tu n'aſſoupiras point le remords dans mon cœur :
Abandonne ce miſérable,
Va trouver ta maitreſſe . . . . hélas ! dans ſon malheur,
On peut la conſoler ; elle n'eſt pas coupable.

JARVIS.

Mais vous-même venez . . .

BÉVERLEI.

Dis-moi la vérité.
Dans le monde, Jarvis, comment ſuis-je traité ?

JARVIS.

On vous regarde comme un homme

Qui dans un précipice en rêvant s'est jetté :
Le meilleur des humains (c'est ainsi qu'on vous nomme,)
Est par-tout plaint & regretté.

BÉVERLEI.

Bon vieillard, je sais me connaître.
Dis plutôt, sans flater ton maître,
Que par-tout on me nomme époux ingrat, cruel,
Frere sans amitié, pere sans naturel.
Va, dis-je, trouver ta maîtresse;
Je te suis.

JARVIS.

Et pourquoi différer d'un instant?
Son cœur est bien dans la détresse :
Elle a bien des chagrins, mon cher maître, & pourtant
Je jurerois que votre absence,
De tous ses maux est le plus grand.

BÉVERLEI.

Tu peux de mon retour lui porter l'assurance,
A Stukéli je dois parler,
Avant de me rendre auprès d'elle :
Mais modere pour moi ton zèle :
Qu'ont mes malheurs & toi, Jarvis, à démêler?
Né dans ce que l'orgueil appelle la bassesse,
De l'honneur tu suivis la loi;
Et l'honneur rarement conduit à la richesse.
Les besoins vont bien-tôt assaillir ta vieillesse,
Ne mets pas la misere entre la tombe & toi :
Je vais chez Stukéli.

JARVIS.

Le voici.

BÉVERLEI.

Laisse-moi.

SCENE III.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

BÉVERLEI.

EH bien ! cher Stukéli, quelle reſſource ?

STUKÉLI.

Aucune ;
Et je n'ai rien que d'affligeant
A vous annoncer.

BÉVERLEI.

Point d'argent ?

STUKÉLI.

On veut des ſûretés : en avez-vous quelqu'une ?
Quant à moi je n'ai rien qui puiſſe être engagé ;
Vous avez épuiſé ce que j'eus de fortune.

BÉVERLEI.

Oui, notre ruine eſt commune :
Dans l'abîme ou j'étois plongé,
Vous m'êtes venu tendre une main ſecourable,
Et moi, doublement miſérable,
J'ai dans le même abîme entraîné mon ami ;
Voilà de mes tourmens le plus inſupportable.

STUKÉLI.

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi ;
Appellons, croyez-moi, le courage à notre aide :
La plainte n'eſt point un remède.
Voyez s'il ne vous reſte plus

Quelqu'un de ces bijoux brillans & ſuperflus,
Que notre vanité prend ſur le néceſſaire.

BÉVERLEI.

Infidèle dépoſitaire,
J'ai perdu cette nuit les effets de ma ſœur.
Il ne reſte plus rien que la honte à ſon frere.

STUKÉLI.

Tant-pis : car, entre nous, je le dis ſans humeur :
Je n'ai conſulté que mon cœur,
Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvois faire.

BÉVERLEI.

Il eſt trop vrai !

STUKÉLI.

Riche dans ſon état,
Peut-être Jarvis...

BÉVERLEI.

Ah !

STUKÉLI.

A regret je le nomme ;
Mais ce n'eſt pas le tems d'être ſi délicat.

BÉVERLEI.

Ce l'eſt toujours d'être honnête-homme.
Moi, dépouiller ce bon vieillard !

STUKÉLI.

Adieu donc.

BÉVERLEI.

Quel bruſque départ !

STUKÉLI.

Je ne veux pas, du moins, dans ce malheur extrême,

Qu'on puisse m'accuser de vous avoir séduit :
Leuson en fait courir le bruit.
Votre ami s'est pour vous sacrifié lui-même,
Des reproches en sont le fruit.

BÉVERLEI.

Eh ! vous en fais-je aucun ? c'est moi seul que j'accuse :
Nous périssons tous deux battus des mêmes flots :
Quant à Leuson, à ses propos,
Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse.

STUKÉLI.

Fort bien : mais pour tirer vous & moi d'embarras,
Il faudroit autre chose ; & vous n'ignorez pas,
Que plus d'un créancier peut, d'un moment à l'autre,
Faire d'une prison mon séjour & le vôtre.
Je n'en sortirois pas : pour vous j'ai tout vendu ;
Non content d'épuiser ma bourse,
Effets, contrats, tout est fondu.
Vous, du moins, vous avez encore une ressource.

BÉVERLEI.

Nommez-la donc, & prenez-la.

STUKÉLI.

Oh ! je ne prétens point cela...
Votre femme... mais non, je prévois la réponse ;
Et trop mal-aisément une femme renonce
A ce qui sert à l'embellir.

BÉVERLEI.

Ses diamans ! .. cruel ! je ne puis m'y résoudre.
Tombe plutôt sur moi la foudre.
Son époux jusques-là ne sauroit s'avilir :

La priver du ſeul bien qu'a reſpecté ma rage!
Non.

STUKÉLI.

La néceſſité demande du courage.

BÉVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKÉLI.

Je ſuis ſûr qu'aujourd'hui la fortune volage
Tourneroit de notre côté.
J'ai des preſſentimens dans l'ame,
Dont je garantirois l'infaillibilité.

BÉVERLEI.

Je les éprouve auſſi; le même eſpoir m'enflâme:
Je brûle de jouer; mais permets, Stukéli,
Que ton ami ſoit homme.

STUKÉLI.

Et que le tien périſſe.
Mets ce que j'ai fait en oubli,
Laiſſe-moi dans le précipice;
Je ne preſſe plus un ingrat.
Qu'une femme qui t'eſt ſi chere
Conſerve ſes bijoux, en pare avec éclat,
Et ſon orgueil & ſa miſere:
Je ne vous dis plus rien.

BÉVERLEI.

Hélas!
Que vous connoiſſez mal cette épouſe adorée!
Les bijoux dont elle fait cas,
Ce ſont mille vertus dont on la voit parée,
Et qui ne lui manqueront pas:
Son éclat naturel ſuffit à ſes appas.

C'eſt pour plaire à moi ſeul qu'elle ornoit ſa figure :
C'eſt pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux ;
Pour les beſoins de ſon époux,
Elle s'en priveroit ſans peine, & ſans murmure.

STUKÉLI.

Non, de ſentiment j'ai changé :
Mon amitié fut ſans réſerve ;
Que dans une priſon plongé,
Votre ami...

BÉVERLEI.

Le Ciel m'en préſerve !
Qu'un ami généreux, pour m'avoir aſſiſté,
Dans une priſon ſoit jetté !
Stukéli me croit donc ſans honneur & ſans ame.
Dans le déſeſpoir où je ſuis,
Accablé ſous le poids du malheur & du blâme,
Je n'acheterois point le bonheur à ce prix.

STUKÉLI.

Avec trop de chaleur...

BÉVERLEI.

Ah ! ſans être de glace,
En a-t-on moins en pareil cas ?
Non.... Finiſſons de vains débats ;
Je vois ce qu'il faut que je faſſe ;
Allez chez vous.

STUKÉLI.

Peut-être ai-je été trop preſſant ?

BÉVERLEI.

Moi, trop ingrat.

STUKÉLI.

Chez lui votre ami vous attend.

A part.

J'imagine un moyen qui hâtera l'affaire.

Il sort.

BÉVERLEI, *s'approchant de sa maison.*

Entrons.

SCENE IV.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE, *sortant.*

C'EST vous, enfin, mon frere,
O mon Dieu ! comme vous voilà !
Qu'en voyant ce changement-là,
Ma pauvre sœur aura de peine!

BÉVERLEI.

Que fait-elle ?

HENRIETTE.

Elle goûte un moment de repos.
Ses yeux se sont fermés, las d'une attente vaine.
Tandis que le sommeil a suspendu ses maux,
Mon frere, trouvez bon que je vous redemande
Les effets qu'en vos mains....

BÉVERLEI.

L'impatience est grande!
Quoi donc ! ma sœur, votre Leuson
A-t-il sur ce sujet formé quelque soupçon ?
A d'étranges discours on dit qu'il se hasarde ;
Ose-t-il....

HENRIETTE.

Sur ce point, mon frere, il n'ose rien:
C'est moi, jusqu'à présent, qu'uniquement regarde
Le soin de gouverner mon bien;
Et mon dessein n'est plus qu'il reste sous la garde
D'un homme qui si mal a conservé le sien.

BÉVERLEI.

Avez-vous quelqu'inquiétude?

HENRIETTE.

Rendez-moi mes effets pour la faire cesser;
Ou bien, s'ils sont perdus, daignez me l'annoncer:
Le coup poura m'en être rude;
Mais j'ai tant souffert pour ma sœur,
Pour son fils, que de la douleur
Vous m'avez fait une habitude:
Mon mal sera pour moi plus léger que le leur.
Maudite passion!...

BÉVERLEI.

Epargnez-moi le reste.

HENRIETTE.

Sa maison fut un paradis;
Deux Anges l'habitoient, son épouse & son fils.
La candeur ingenue & la beauté modeste,
Lui prodiguoient leur doux souris,
Et lassé d'être heureux, de ce séjour céleste,
Il s'est précipité dans l'abîme funeste
De la misere & du mépris.

BÉVERLEI.

Cruelle! vous me percez l'ame!

HENRIETTE.

Si le mal sur vous seul tomboit, comme le blâme....

BÉVERLEI.

Un frere, de sa sœur, attendoit plus d'égard.

Choisissez

Choisissez des couleurs moins dures :
Vos reproches viennent trop tard ;
Sans pouvoir les guérir, vous ouvrez mes blessures.
De vos effets, demain, nous parlerons, ma sœur :
Souffrez qu'aujourd'hui je respire.

HENRIETTE.

Demain donc : jusques-là je forcerai mon cœur
A garder sur lui plus d'empire.
Il faut du Ciel respecter le couroux,
Et sans murmure adorer sa justice :
Que ce soit, cependant, un frere qu'il choisisse
Pour nous faire sentir ses coups ;
Que ce soit un pere, un époux....

BÉVERLEI.

Eh ! ma sœur !

HENRIETTE.

C'en est fait : je garde le silence.

SCENE V.

BÉVERLEI, HENRIETTE, Madame BÉVERLEI, TOMI.

Madame BÉVERLEI, *sortant avec Tomi, & courant à son mari.*

SOYEZ le bien venu : vous voilà, mon ami.

BÉVERLEI.

Chere épouse !... J'ai fait une bien longue absence ;
Je crains qu'en m'attendant vous n'ayez peu dormi.

Madame BÉVERLEI.

Mon ami, laiſſons-là ma peine & mes allarmes :
De mes bras je vous tiens lié,
Je vous arroſe de mes larmes,
Je vous vois ; tout eſt oublié.

BÉVERLEI, *à part.*

Tant de vertu, de tendreſſe & de charmes !
Que je me ſens humilié !
Que de reproches à me faire !

Pendant cet à parte, Madame Béverlei parle bas à ſon fils, & lui dit d'aller à ſon pere.

TOMI.

Mon papa !

BÉVERLEI.

Venez dans mes bras.
(*Il le baiſe.*)
Venez-çà. Cher enfant ! Plus ſage que ton pere,
De tous les maux qu'il cauſe à ſon épouſe, hélas !
Puiſſes-tu conſoler ta malheureuſe mere !

Madame BÉVERLEI.

Malheureuſe ! Elle ne l'eſt pas :
Vous m'aimez.

TOMI.

Mon papa !

BÉVERLEI.

Dites, mon fils.

TOMI.

Oh dame !
J'ai bien eu du chagrin.

BÉVERLEI.

Comment, petit ami ?

TOMI.

C'eſt que maman tantôt elle pleuroit.

Madame BÉVERLEI, *en mettant ſon doigt ſur ſa bouche.*

Tomi:

Paix.

BÉVERLEI.

Laiſſe-le dire, ma femme.

A ſon fils.

Enſuite?

TOMI.

Dans ſes bras j'ai couru tout d'abord,
Et puis en me baiſant elle pleuroit plus fort;
Et moi je me ſuis mis à pleurer tout comme elle.

HENRIETTE.

Pauvre enfant!

BÉVERLEI.

Que je ſens vivement tout mon tort!

Madame BÉVERLEI.

Pardonnez, votre abſence à mon cœur eſt cruelle.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, LEUSON.

Madame BEVERLEI, *à son mari.*

VOICI, Monsieur Leuson, dont le zèle & les soins
Ne se peuvent trop reconnaître.

BÉVERLEI, *froidement.*

Je lui suis obligé.

LEUSON.

Non... Mais j'espere, au moins,
Que bien-tôt vous me pourez l'être :
J'espere parvenir à démasquer le traître....

BÉVERLEI, *vivement.*

Qui s'est perdu pour moi par excès d'amitié.

LEUSON.

Dites que, pour vous perdre, il en prend l'apparence.
Quand vous sçaurez qu'il est le vil associé....

BÉVERLEI.

N'allez pas plus avant : qui l'outrage, m'offense.
A sa femme.
J'aurois, ma chere amie, à vous entretenir.

HENRIETTE.

Eh bien ! nous vous laissons mon frere :
Venez, Monsieur Leuson.

LEUSON.

Un temps poura venir,
Que vous remercîrez l'ami qui vous éclaire,
Et qui vous ſervira.

Henriette rentre avec Leuſon & Tomi.

SCENE VII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

J'Ai peine à retenir
La colere qui me poſſede.
Un ami qui périt pour venir à mon aide,
Oſer l'appeller traître, & l'oſer devant moi !

Madame BÉVERLEI.

Leuſon vous aime & vous eſtime :
A de faux-bruits, ſans doute, il donne trop de foi ;
Mais il faut excuſer le zèle qui l'anime.

BÉVERLEI.

Attaquer mon ami, c'eſt s'attaquer à moi :
Si vous ſçaviez combien je lui ſuis redevable
On connoit à l'épreuve un ami véritable ;
Et ſi Stukéli ne l'eſt pas,
Il faut à l'amitié ne croire de la vie.

Madame BÉVERLEI.

D'un voile ſi ſacré maſquer ſa perfidie !
On n'a point le cœur aſſez bas :
Je penſe comme vous.

BÉVERLEI.

Hélas ! ma chere amie,
Que tout le monde, ici, n'a-t-il votre douceur !
De toutes les vertus vous êtes le modele,
J'ai beau déchirer votre cœur,
Je le trouve toujours indulgent & fidele....
Ah ! j'ai détruit votre bonheur.

Madame BÉVERLEI.

Il ne l'est point : sortez d'erreur ;
J'ai tout quand je vous vois, & durant votre absence,
Votre retour fait tous mes vœux :
Oubliez le passé comme un songe fâcheux,
Je me croirai dans l'abondance,
Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

BÉVERLEI.

Amie, hélas ! trop généreuse !...
Malgré moi du passé le cruel souvenir,
Réfléchira son ombre affreuse,
Sur les derniers momens de mon triste avenir ;
Mais un autre chagrin en secret me dévore.

Madame BÉVERLEI.

Parle, & dans ce cœur qui t'adore,
Cher époux épanche ton cœur.

BÉVERLEI.

Cet ami que dans son honneur,
Si lâchement on assassine....

Madame BÉVERLEI.

Eh bien ?

BÉVERLEI.

J'ai causé sa ruine.
Tout le bien qu'avoit Stukéli,

Dans mon naufrage enseveli ;
Des Créanciers pressans, dont la poursuite vive
Ne lui laisse pour perspective,
Que l'infâme séjour d'une horrible prison ;
Tout cela dans mon cœur verse un mortel poison ;
Mon amitié pour lui ne peut rester oisive.

Madame BÉVERLEI.

J'espere....

BÉVERLEI.

Il faut agir, & non pas espérer.

Madame BÉVERLEI.

Le fond que sur Cadix nous avons à prétendre,
Est très-considérable, & va bien-tôt rentrer.

BÉVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre :
Dans l'amertume de son cœur,
Il m'a reproché son malheur.

SCENE VIII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI, UN INCONNU, *qui apporte une Lettre.*

BÉVERLEI, *à l'Inconnu.*

QUE voulez-vous ?

L'INCONNU.

C'eſt une Lettre,
Qu'entre vos mains, Monſieur, on m'a dit de remettre.

Il ſe retire.

BÉVERLEI, *ouvrant la lettre.*

Elle eſt de Stukéli.

Madame BÉVERLEI.

Que vous annonce-t-il ?

BÉVERLEI, *lit.*

» Venez me voir le plus promptement que vous
» pourez : c'eſt la ſeule marque d'amitié qu'ac-
» tuellement je deſire de vous : depuis que je vous
» ai quitté, j'ai pris la réſolution d'abandonner
» l'Angleterre : j'aime mieux me bannir de ma
» patrie que de devoir ma liberté au moyen dont
» nous avons parlé tantôt. Ainſi n'en dites rien à
» Madame Béverlei, & hâtez vous de venir rece-
» voir les adieux de votre ami ruiné,

STUKÉLI.

Et ruiné par moi.... Je suivrai son exil.

Madame BÉVERLEI.

Quoi!...

BÉVERLEI.

Sans le secourir, souffrir qu'il se bannisse!
J'ai causé son malheur, je dois le partager....
O fureur de jouer! Abominable vice!
Voilà tes fruits amers!... Il faut le soulager,
Ou le suivre... Il n'est point de parti si funeste....

Madame BÉVERLEI.

Je ne puis supporter l'état où je vous voi,
Il parle d'un moyen.... Dissipez mon effroi,
En est-il quelqu'un qui nous reste?

BÉVERLEI.

C'est à moi de souffrir, je suis seul criminel;
Ce cœur n'est pas assez cruel
Pour vouloir en priver & mon fils & sa mere.
Votre beauté n'en a que faire;
Mais c'est l'unique bien qui vous soit demeuré.

Madame BÉVERLEI.

Mes diamans?

BÉVERLEI.

J'ai honte....

Madame BÉVERLEI.

Est-ce donc une affaire?
Mon ami, sois bien assuré
Que la paix de ton cœur par-dessus tout m'est chere;
Que jamais rien, par moi, n'y sera préféré.

BÉVERLEI.

Ta vertu me confond: tu m'en vois pénétré;
Mais de quel poids affreux ta bonté me soulage!

Madame BÉVERLEI.

Mais vous ne joûrez plus : cela m'eſt bien promis,
C'eſt à quoi mon époux expreſſément s'engage.

BÉVERLEI.

Ah ! c'eſt pour t'adorer déſormais que je vis.

Madame BÉVERLEI.

Venez ; tout ce que j'ai va vous être remis.

BÉVERLEI.

De ton amour quel nouveau gage !
Mais pour le meilleur des amis,
Pouvois-je faire moins ?

Madame BÉVERLEI.

Pouviez-vous davantage ?
Puiſſe-t-il en ſentir le prix !
Et puiſſe votre cœur ne s'être pas mépris !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STUKÉLI, *seul.*

J'AI tout au mieux joué mon rôle :
Voilà les diamans perdus,
Et cent pièces sur sa parole.
Tandis que notre ami confus,
Chez Vilson, en vain se désole,
Allons près de sa femme employer tout mon art :
J'ai tantôt mis le trouble en son ame incertaine,
Frappons un coup plus fort : il faut que tôt ou tard
Le dépit... le besoin... mon bonheur me l'amene.

SCENE II.

STUKÉLI, Madame BÉVERLEI.

Madame BÉVERLEI, *sortant de chez elle.*

AH ! Monsieur, vous voilà ? mon mari vous a vu ?
Vous nous restez ?

STUKÉLI.

J'aurois voulu
Qu'il n'eût pas exigé, Madame, un facrifice...
J'ai, pour l'en détourner, fait tout ce que j'ai pu.

Madame BÉVERLEI.

Oui, Monfieur, je vous rends juftice:
A fuir votre pays vous étiez réfolu:
Je le fçais.

STUKÉLI.

Quelquefois, en blâmant fon caprice,
D'un ami, malgré foi, l'on fe rend le complice.

Madame BÉVERLEI.

Vous étiez dans la peine, il vous a fecouru;
Et je ne vois rien là qu'à louer.

STUKÉLI, *à part, affez haut pour être entendu.*

Pauvre femme!
Que je la plains!

Madame BÉVERLEI.

Monfieur, que dites-vous?

STUKÉLI.

Madame...

Madame BÉVERLEI.

Quelque chofe en fecret paroît vous agiter.

STUKÉLI.

Il eft vrai.

Madame BÉVERLEI.

Mon époux...

STUKÉLI, *à part, de façon à être entendu.*

Je n'y puis réfifter.

Madame BÉVERLEI.

Monfieur, quel eft donc ce myftere?

STUKÉLI, *à part, de même.*

Son sort me fait compassion.

Madame BÉVERLEI.

Quel sort!

STUKÉLI.

A votre époux vous ne pouvez rien taire,
Et la moindre indiscrétion,
Sûrement entre nous causeroit une affaire.

Madame BÉVERLEI.

Ma prudence, en ce cas, est votre caution....
Quoi! vous balancez?

STUKÉLI.

Oui.... contentez-vous d'apprendre,
Que, si vos diamans de vos mains sont sortis,
A quelqu'autre que moi vous devez vous en prendre;
Qu'ils ne m'ont point été remis.

Madame BÉVERLEI.

O Ciel! à ma surprise il n'en est point d'égale.
Eh! pour qui?

STUKÉLI.

Je ne sçais... il se répand des bruits...
Nous sommes dans un siécle... on a vu des maris...

Madame BÉVERLEI.

Eh bien? Monsieur.

STUKÉLI.

Souvent une indigne rivale...

Madame BÉVERLEI.

Achevez donc.

STUKÉLI.

Qu'il soit épris

D'un de ces vils objets de luxe & de ſcandale,
A qui nous prodiguons l'argent & le mépris,
La choſe paroît impoſſible,
Alors qu'on vous connoît.

Madame BÉVERLEI.

Vous le croyez, pourtant ;
Je le vois.

STUKÉLI.

Vous avez une ame ſi ſenſible !
Je ſens trop, en vous éclairant,
De quel horrible coup elle ſeroit frapée.

Madame BÉVERLEI.

Ce coup, il eſt porté ; vous déchirez mon cœur.
Béverlei, tu m'aurois trompée !
J'ai pu ſupporter tout, hors cet affreux malheur.
Riche de ton amour au ſein de la miſere,
Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu....
Un autre objet a ſçu lui plaire !
Ah ! de ce ſeul inſtant, hélas ! j'ai tout perdu.

STUKÉLI, *à part.*

Mon projet réuſſit.

Madame BÉVERLEI.

Trop certain que je l'aime,
Il en prend droit de m'outrager !
L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même !
Il ſçait trop que de lui je ne puis me venger..
Non, je ne puis penſer qu'à ce point il m'offenſe....
Un faux rapport vous a déçu.

STUKÉLI.

L'amitié m'impoſoit ſilence :
Il faut parler : je ſers la beauté, la vertu....
De ſon ſecret lui-même il m'a fait confidence.

Madame BÉVERLEI, *le regardant fixement.*

Ainſi, de votre ami trompant la confiance,
Près de ſa femme, ici, vous venez l'accuſer.

STUKÉLI.

Madame...

Madame BÉVERLEI.

C'eſt aſſez, tu ne peux m'abuſer.
Je vois trop que Leuſon t'avoit bien ſçu connaître.
Oui, puiſque Béverlei voulut t'ouvrir ſon cœur,
Qu'il te crut ſon ami, que tu prétendis l'être,
S'il n'eſt d'un imposteur, ton rapport eſt d'un traître :
Choiſis d'être perfide ou calomniateur....
Je te crois tous les deux.... va, de ta bouche impure,
Ne viens plus en ces lieux diſtiler le poiſon :
Mais tremble... de ton impoſture
Béverlei me fera raiſon.

STUKÉLI.

L'effet peut ſuivre la menace,
Madame ; en des combats vous pouvez l'engager :
Ce n'eſt pas pour moi ſeul que ſera le danger.

Madame BÉVERLEI.

Lâche, tu n'oſerois le regarder en face....
.... Mais ton ſang ſouilleroit ſes mains ;
Je lui cacherai ton audace :
Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.

STUKÉLI, *à part, en ſe retirant.*

Cette fierté peut ſe confondre.
Et c'eſt en me vengeant que je dois lui répondre.

SCENE III.

Madame BÉVERLEI, *seule.*

DE ses artifices trompeurs
Je reconnois le piége, & pourtant, je soupire:
Avec peine mon sein respire,
Et mes yeux se couvrent de pleurs.
Béverlei! Béverlei!

SCENE IV.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

JE vous vois toute en larmes.
Toujours de nouvelles douleurs,
Toujours de nouvelles allarmes!
Je vous l'ai déja dit, ma sœur,
Vous gâtez votre époux à force de douceur...
Vous ne m'écoutez pas.

Madame BÉVERLEI.

Ma sœur, je le confesse.
Je suis toute troublée.

HENRIETTE.

Eh! quel trouble vous presse?
Il aura joué! deviez-vous,

Ma

Ma sœur, lui donner vos bijoux?
Si facilement, je vous prie,
Les lui falloit-il accorder?
Avant de les avoir, il auroit eu ma vie.

Madame BÉVERLEI.

Il n'avoit qu'à la demander,
Il auroit eu la mienne.

HENRIETTE.

O Ciel! quelle foiblesse!
Mérite-t-il cette tendresse?

Madame BÉVERLEI.

Si long-temps il fit mon bonheur,
Si long-temps tous les deux nous ne fîmes qu'une ame!...
Que fut-il?... un ingrat.... Il ne l'est pas, ma sœur.
Je sacrifierois tout pour lui prouver ma flamme.
C'est un plaisir pour moi que ne vaut aucun bien:
Adieu.... quelques instans, je veux être à moi-même.
Et je vois que Leuson cherche votre entretien;
Il vous apprendra comme on aime.

SCENE V.

HENRIETTE, LEUSON.

HENRIETTE.

NE laissons point seule ma sœur;
Venez.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,
D'un entretien, d'abord, m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air sérieux m'inquiette;
De quoi s'agit-il donc?

LEUSON.

D'un fait,
Que de sçavoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc....

LEUSON.

C'est un secret,
Que, pour une raison très-forte,
Je ne puis réveler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien! expliquez-les, voyons.

LEUSON.

La premiere, c'est de m'apprendre;
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne desireroit pas de se voir dégagé,
Et si par vos délais je ne dois pas comprendre...?

HENRIETTE.

Prenez garde, Monsieur Leuson :
Qui de mon changement peut former le soupçon,
A ce changement doit s'attendre ;
Et quand vous doutez de ma foi....

LEUSON.

Non... je ne doute que de moi :
On connoît mal, d'abord, l'humeur, le caractere ;
Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour :
Ses défauts sont cachés sous le desir de plaire.
Je crains que par le temps les miens produits au jour....

HENRIETTE, *vivement.*

Monsieur, répondez, je vous prie,
Répondez en homme d'honneur ;
Dites si, dans le fond du cœur,
Vous ne desirez pas que le mien se délie ?

LEUSON.

Ah ! le Ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie :
Au bonheur d'être à vous, mes jours sont attachés.

HENRIETTE.

Sachez donc de mon cœur les sentimens cachés :
Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah ! cruelle.

HENRIETTE.

Ecoutez jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlez, Mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connoissant mieux, Leuson,

Ce qui fut un penchant eſt devenu raiſon ;
Et ſur moi l'un & l'autre ont pris tant de puiſſance,
Que, fuſſiez vous dans l'indigence,
Avec vous je préférerais
La plus ſimple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette !. . . . Eh bien ! donc, je demande,
(C'eſt mon autre condition,)
Que d'une ſi chere union
Le jour fixé par vous....

HENRIETTE.

Ah ! ſouffrez que j'attende. . .

LEUSON.

Je n'attens plus, non : il faut que demain
De tous vos délais ſoit le terme :
J'en veux votre parole, Henriette, ou mon ſein
Garde le ſecret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop preſſant.

LEUSON.

Vous balancez en vain ;
Et, ſi je vous ſuis cher, toute excuſe eſt frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole?

HENRIETTE.

Elle eſt à vous. Votre ſecret ?

LEUSON.

Toute votre fortune....

HENRIETTE.

Eh bien?

LEUSON.

Elle est perdue.

HENRIETTE.

O Ciel! je reste confondue.
Perdue! & Leuson, qui le sçait...
Vous avez surpris ma promesse.
De votre procédé j'admire la noblesse;
Mais...

LEUSON.

J'ai votre parole... Eh quoi!
Voilà que vous rêvez, Henriette, & je voi
Des pleurs, au même instant, mouiller votre paupiere.

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon ame toute entiere.
Quelque beau procédé que vous me fassiez voir,
(Peut-être pourra-t-on m'accuser d'être fiere:)
Mais je crains de vous trop devoir;
Oui, Leuson, si j'ai tort, ce tort est excusable,
Notre fortune étoit semblable,
Et l'hymen nous liant de ses nœuds les plus doux,
Laissoit tout égal entre nous:
Mais pour dot, aujourd'hui, vous porter l'indigence,
N'est-ce pas jusques au tombeau,
Envers vous d'une dette immense,
M'imposer le rude fardeau?
N'est-ce pas...

LEUSON.

Quelle erreur! Eh quoi! belle Henri

Entre deux cœurs qui ne font qu'un,
Peut il fubfifter quelque dette ?
Eft-il quelque fardeau qui ne foit pas commun ?
Craint-on d'être obligé par un autre foi-même ?
Tout eft acquitté, quand on s'aime.

HENRIETTE.

Que tout le foit donc entre nous.
L'orgueil voudroit en vain fe foulever encore,
Henriette confent à tenir tout de vous.
Voici ma main, Leufon.

LEUSON.

Qu'en un moment fi doux,
Je baife mille fois cette main que j'adore.

HENRIETTE.

Mais de mon bien perdu quel eft votre garant ?

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnoiffance,
Bates, de Stukéli le principal agent :
Il m'en a fait la confidence,
Et fans doute, en le ménageant,
Je parviendrai bientôt à mettre en évidence
La manœuvre du fcélérat,
Dont Béverlei fait tant d'état.

HENRIETTE.

Plût au Ciel !

LEUSON.

Je vous laiffe : adieu, belle Henriette ;
Tenez à Béverlei notre affaire fecrette.
Prévenu trop long-temps en faveur d'un pervers,
J'efpere que demain fes yeux feront ouverts.

SCENE VI.

HENRIETTE, *seule.*

DE sentimens quelle délicatesse,
Et quel généreux procédé !
Qu'il mérite bien ma tendresse !
Mais mon frere ! à quel point le jeu l'a dégradé !
Ah ! pour toi, chere sœur, quelle douleur cruelle,
Quand cette fatale nouvelle
Viendra frapper encor ton cœur déja brisé !
.... Ce coup accableroit son courage épuisé....
Il faut la lui cacher & me résoudre à feindre.
Mais voici Béverlei... tâchons de nous contraindre :
Que cet effort coûte à mon cœur !

SCENE VII.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI, *d'un air épanoui.*

AH! vous voilà, ma chere sœur.
De moi depuis long-temps vous avez à vous plaindre:
Le vil amour du jeu me sçut trop égarer;
J'oubliai vous, mon fils, & ma femme, & moi-même:
Mais, malgré tous ses torts, votre frere vous aime;
Il vous aima toujours & veut tout réparer.

HENRIETTE.

Qu'annonce ce transport? Un retour de fortune?
Cette vicissitude aux joueurs est commune:
Mais...

BÉVERLEI.

Je ne le suis plus... non, j'abhorre le jeu:
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

HENRIETTE.

Pour la millieme fois....

BÉVERLEI.

Où votre sœur est-elle?
Je lui viens annoncer une grande nouvelle.

HENRIETTE.

Vous la voyez.

SCENE VIII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI.

MA femme, embrassez votre époux,
Et sçachez le bonheur que le Ciel nous envoie.

Madame BÉVERLEI.

Il sçait les vœux que je lui fais pour vous;
Mais quel est donc ce grand sujet de joie?

BÉVERLEI.

Nos fonds sont arrivés : le bon Monsieur Johnson,
Homme d'honneur & Banquier de renom,
Vient de m'en faire la remise :
J'ai dans ce porte-feuille, en billets différens,
Une somme qui monte à trois cent mille francs;
Le Ciel a béni l'entreprise,
Et nous avons au moins décuplé notre mise.

Madame BÉVERLEI.

Mon cœur en est charmé, moins pour moi que pour vous :
J'espere désormais que votre ame guérie,
Jouissant d'un destin plus doux,
Abjurera du jeu la triste frénésie;
Que vous me rendrez mon époux.

BÉVERLEI.

Oui, j'abjure à vos piés cette fureur honteuse,
Qui de mon fils, qui de ma sœur,

Qui d'une épouſe vertueuſe,
A fait trop long-temps le malheur:
Autant qu'à vous, ma femme, elle m'eſt odieuſe,
Et je prens le Ciel à témoin,
Que je ne veux avoir déſormais d'autre ſoin
Que d'élever mon fils & de vous rendre heureuſe.

Madame BÉVERLEI.

C'eſt de votre bonheur que dépend tout le mien.

BÉVERLEI.

Sçavez-vous mon projet? Cet antique héritage,
Par mes peres tranſmis juſqu'à moi d'âge en âge,
Que j'ai vendu preſque pour rien,
Je prétens y rentrer: là je veux vivre en ſage;
Aux fureurs du ſort échappé,
Las d'en éprouver les ſecouſſes,
Dans le ſein des paſſions douces,
Mon cœur repoſera de vous ſeule occupé.

Madame BÉVERLEI.

Ah! mon ami!

HENRIETTE.

Fort bien: du mal qui vous poſsède,
Mon frere, ainſi que de l'amour,
La fuite eſt l'unique remède.

BÉVERLEI.

Oh! j'en ſuis guéri ſans retour:
Tant que mon ame en fut atteinte
De convulſions agité,
Entre l'eſpérance & la crainte,
Je traînai de mes jours le tiſſu déteſté,
J'ai cent fois été prêt d'attenter à ma vie.

Madame BÉVERLEI.

Vous me faites frémir.

BÉVERLEI.

Le Ciel, ma chere amie,
Pour prix de vos vertus vient d'exaucer vos vœux.
Permettez, cependant, qu'un moment je vous quitte,
D'une dette pressante il faut que je m'acquitte;
Le retard seroit dangereux.
Ma personne en répond, mais bientôt...

Madame BÉVERLEI.

Avec peine
Je vous laisse aller.

BÉVERLEI.

A l'instant
Je reviens.

Madame BÉVERLEI.

Mon ami, sur un point important,
Il faut que je vous entretienne,
Et vous ne pouvez trop presser votre retour.

BÉVERLEI.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

Madame BÉVERLEI.

Allez donc : pendant votre absence,
Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour.

Elles rentrent.

SCENE IX.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

Béverlei fait un pas en avant & rencontre Stukéli.

BÉVERLEI.

Te voilà, Stukéli ! ſçais-tu que la fortune....

STUKÉLI.

Oui, Johnſon m'a tout dit, je vous fais compliment.

BÉVERLEI.

Ton amitié pour moi ſe montra peu commune,
Tu verras ſi la mienne aujourd'hui ſe dément :
Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,
Et ſatisfaire Jame, ainſi que Mackinſon.

STUKÉLI.

Fort bien : ils ſont tous deux à préſent chez Vilſon.
La partie eſt conſidérable,
Des flots d'or roulent ſur la table,
Avec quelque bonheur on feroit un beau gain ;
Mais je les ai laiſſés tous deux en mauvais train,
Jouant d'un malheur effroiable :
Tu viendras à propos leur prêter du ſecours.

BÉVERLEI.

Dans cette maiſon infernale,
Je voudrois, s'il ſe peut, ne rentrer de mes jours ;
Elle me fut toujours fatale.

STUKÉLI.

Je t'approuve très-fort de ne point aller là,

On n'y joua jamais une partie égale.
C'est sur un tapis verd le Pérou qui s'étale;
Tu serois tenté.

BÉVERLEI.

Point.

STUKÉLI.

Je doute de cela;
La fortune, il est vrai, n'est pas toujours cruelle,
Tu parois en grace avec elle;
Avec discrétion on pourroit la tâter....
Ce n'est point mon avis.

BÉVERLEI.

Oh! sois en assurance.
... Cependant on peut m'arrêter,
Tu sçais que Mackinson a contre moi sentence.

STUKÉLI.

Je l'avoue, & quelqu'un m'a dit en confidence
Qu'il vouloit dès ce soir la faire exécuter.

BÉVERLEI.

Eh bien! cette raison décide;
Mais n'appréhende rien : je te répons de moi.

STUKÉLI.

Tu n'iras pas, si tu m'en croi :
Leuson viendroit encor me traiter de perfide,
Il ne parle pas mieux de toi.

En appuiant.

Il dit par-tout avec menace,
Que du bien de ta sœur tu lui feras raison.

BÉVERLEI.

Laissons-là ce Monsieur Leuson,
On peut rabattre son audace....

Allons m'acquitter chez Vilson....
Mais pour plus de précaution,
Tiens, garde ces billets.

STUKÉLI.

Qui? moi! que je les prenne:
Tu connois le foible que j'ai;
Je te crois aujourd'hui dans une heureuse veine,
Tu voudras les r'avoir & moi je céderai.
N'y va pas, Béverlei, permets que je t'arrête.

BÉVERLEI.

Me crois-tu donc si foible, & que sur un tapis
Un peu d'or me tourne la tête;
Que mes yeux en soient éblouis?

STUKÉLI.

Un peu d'or! des monceaux.

BÉVERLEI.

Beaucoup ou peu, qu'importe?

STUKÉLI.

On pourroit regagner tout ce que tu perdis:
Mais... ne nous y fions que de la bonne sorte.

BÉVERLEI.

Non, je ne joûrai plus, c'est un parti bien pris;
Mais, puisqu'enfin tu crois cette épreuve si forte,
N'entrons pas, demandons Mackinson à la porte.

Fin du troisième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Il fait nuit.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

Que parlez-vous, ô Ciel ! de fer & de poiſon ?

BÉVERLEI.

Mon ſort eſt-il aſſez funeſte ?
J'ai tout perdu : rien ne me reſte,
Que l'affreux déſeſpoir qui trouble ma raiſon :
Ma fureur va juſqu'au délire.

STUKÉLI.

Falloit-il entrer chez Vilſon ?
Si mes conſeils ſur vous avoient eu quelque empire,
Votre ami...

BÉVERLEI.

Mon ami ! Barbare, à toi ce nom !
Tu n'es qu'une horrible furie,
Qui de ſon ſouffle impur empoiſonna ma vie,
Un monſtre par l'enfer contre moi déchaîné ;

Sans cette amitié déteſtable,
Seroit-il un mortel plus que moi fortuné ?
En eſt-il un plus miſérable ?
Heureux pere, heureux frere, & moins époux qu'a-
mant ;
Manquoit-il à mes vœux quelque bien deſirable ?
Mais d'un fatal égarement
Réveillant dans mon cœur la ſemence endormie,
Tu lui fournis de l'aliment,
Et fis d'une étincelle un affreux incendie.
Tout a péri, mes biens, mon honneur & ma vie :
Voilà ce qu'a produit ta funeſte amitié.

STUKÉLI.

J'excuſe le malheur : votre injuſtice extrême
Excite mon courroux bien moins que ma pitié :
Mais avez-vous donc oublié,
Que ſûr, diſiez-vous, de vous-même,
Prêt d'entrer chez Vilſon, je vous ai ſupplié....

BÉVERLEI.

Tu brûlois de m'y voir... oui, j'ai vu l'artifice,
Et qu'en montrant le précipice,
Tu ſçavois inſpirer la fureur d'y courir :
Mais mon cœur étoit ton complice,
Et cherchoit lui-même à périr...
Mais, répons-moi, pourquoi me rendre
Les effets qu'en dépôt j'avois mis dans tes mains ?

STUKÉLI.

Vous ſçavez que, pour m'en défendre,
Tous mes efforts ont été vains :
Vous avez voulu les reprendre.

BÉVERLEI.

Traître, donne-t-on du poiſon
Au furieux qui le demande ?

STUKÉLI.

STUKÉLI.

J'ai vu dans le malheur James & Mackinson ;
J'espérois.....

BÉVERLEI.

J'ai contre eux un violent soupçon.
De scélérats c'est une bande,
Dont la caverne est chez Wilson.
Ma perte n'est pas naturelle.

STUKÉLI.

On les dit cependant d'un honneur éprouvé,
Et par moi l'un & l'autre en jouant observé,
M'a paru loyal & fidèle.

BÉVERLEI.

Mais, toi-même, l'es-tu ?

STUKÉLI.

Béverlei !

BÉVERLEI.

Je ne sçais....
Il me prend contre toi des mouvemens de rage....

STUKÉLI.

Me croyez-vous donc lâche assez....
Supportez le malheur avec plus de courage.

BÉVERLEI.

Du courage ! la mort... Mais, ma femme ! mon fils !

Il le saisit au colet.

Traître, tu m'as plongé dans l'abîme où je suis :
Il faut m'en tirer, ou sur l'heure....
Je ne me connois plus... Pardonne... Tu me fuis ?

STUKÉLI.

Je quitte un ingrat.

BÉVERLEI.

Ah ! demeure.

STUKÉLI.

Pour me voir accabler de reproches sanglans ?

BÉVERLEI.

Ah ! dans mes transports violens,
Puis-je sçavoir si je t'outrage ?
Sçais-je ce que je dis ? Suis-je maître de moi ?
Non.... Crains tout en effet.... dans un moment de rage,
Je puis te poignarder, & moi-même après toi.

Il lui fait signe de s'en aller avec un geste furieux.

SCENE II.

BÉVERLEI, *seul.*

OU porté-je mes pas ? Ciel ! dans quel antre sombre,
D'une ame bourrelée ensevelir l'horreur ?
C'est en vain que la nuit me couvre de son ombre,
On n'échappe point à son cœur.
Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même.
.... O désespoir ! ô honte extrême !
Quoi ! de mon repentir ce jour même est témoin !
Celle qui, lâchement à ma rage immolée,
Apprit, sans murmurer, à souffrir le besoin,
Ma femme est par moi consolée !
Son bonheur, désormais, doit faire tout mon soin.
Loin de Londre & du jeu qu'à jamais je déteste,
Je lui peins le séjour céleste....

L'enfer, hélas! n'étoit pas loin.
C'en est fait, à ses yeux je ne veux plus paroître.
Ma mort.... Mais quelqu'un vient, je crois le re-
connoître.
Oui, c'est lui-même, c'est Leuson :
On dit que ses propos respirent la menace,
Que du bien de ma sœur il veut avoir raison :
Je prétens que lui-même ici me satisfasse.

SCENE III.

BÉVERLEI, LEUSON.

LEUSON.

Quelqu'un a prononcé mon nom.
Béverlei!... la rencontre est heureuse :
J'ai travaillé pour vous.

BÉVERLEI.

Sans en être prié !
C'est avoir l'ame généreuse.
Qui vous chargeoit, Monsieur, de ce soin ?

LEUSON.

L'amitié.
J'espere en tout son jour faire bien-tôt paraître
Le mortel le plus noir, & l'ami le plus traître....
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler.

BÉVERLEI.

J'en connois un déja qui doit trembler lui-même.

LEUSON.

De qui prétendez vous parler ?
Quel est il ?

BÉVERLEI.

Moi présent, il proteste qu'il m'aime;
Et loin de moi sa bouche ose me diffamer.

LEUSON.

Cette énigme...

BÉVERLEI.

Je vais clairement m'exprimer :
J'ai, si l'on vous en croit, perdu, par ma folie,
Tout le bien que ma sœur vous devoit apporter :
Voilà dans tous les lieux ce que Leuson publie.
Qu'il ose en ma présence ici le répéter.

LEUSON.

Béverlei, la hauteur & le ton de menace
Ont causé bien des maux qu'on eût pu prévenir;
Et peut-être un autre à ma place....
Mais je sçaurai me contenir.
Je ne dis jamais rien qu'en face
Je ne sois prêt à soutenir.
Des discours qu'on me fait tenir :
Nommez le délateur, & de sa vile audace
Cette main sçaura le punir.

BÉVERLEI.

Je sçais ce qu'il faut que je pense,
Et ce n'est-là qu'un vain recours
Pour échapper à ma vengeance.

LEUSON.

O Ciel! quel étrange discours!
Béverlei me tient ce langage!
Mais nous nous sommes vûs dans le champ de l'honneur :
Il sçait bien qu'aisément on ne me fait pas peur.

BÉVERLEI.

Je ne ſçais rien que mon outrage,
Et ſans diſcourir davantage,
Défendez vos jours.

(Il tire ſon épée.)

LEUSON, *froidement.*

Frappe, Ingrat;
Suis la fureur qui te domine.
Ta folle confiance en un vil ſcélérat,
De tout ce qui t'eſt cher a cauſé la ruine :
Il te reſte un ami.... Que ta main l'aſſaſſine.

BÉVERLEI.

J'ai ruiné mon fils, & ma femme, & ma ſœur :
De malédictions qu'elles chargent ma tête,
Je les accomplirai : ma main eſt toute prête.
Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur?
Tu te dis mon ami, barbare; ſi c'eſt l'être,
Ah! ſois-le donc encore en me perçant le cœur;
Tu me vois à ce trait prêt à te reconnaître.

LEUSON.

Remets ce fer : je vois qu'un traître
A contre ton ami ſourdement manœuvré :
Je crois même entrevoir le but qu'il ſe propoſe.

BÉVERLEI.

Eh! par quel raiſon juger qu'il m'en impoſe?

LEUSON.

Il ſçait que je l'ai pénétré :
En l'armant contre moi le lâche fourbe eſpere,
De l'un des deux, au moins, par l'autre ſe défaire;
Mais ſon eſpoir ſera trahi :
Tu ne verſeras point le ſang de ton ami,
Ma main du ſang du mien ne ſera point trempée;

Remets, te dis-je, cette épée :
Adieu, rentre chez toi : demain, moins prévenu,
Béverlei rougira de m'avoir mal connu.

SCENE IV.

BÉVERLEI, *seul.*

Ce sang-froid de Leuson n'est pas celui d'un lâche :
Dans l'occasion je l'ai vû,
Sa valeur fût toujours sans tache.
Stukeli m'auroit-il déçu ? . . .
Que m'importe, après tout ? Tiens-je encore à la vie ?
Dans le fond de mon cœur je sens mille bourreaux.
D'un coup terminons tous mes maux ;
Il faut qu'avec ce fer, elle me soit ravie. . .

SCENE V.

BÉVERLEI, JARVIS.

Jarvis pendant le monologue est entré sur la Scene, & s'est approché de Béverlei, que dans l'obscurité il cherche à reconnoître.

BÉVERLEI, *appercevant quelqu'un près de lui.*

Qui s'avance vers moi ? parle, est-ce un assassin ?
Si tu l'es, viens, suis moi : ma main,

Plus que la tienne encore, eſt de ſang altérée;
Et plus que toi, je porte dans mon ſein
Une rage déſeſpérée.

JARVIS.

Mon cher maître, daignez...

BÉVERLEI.

Ah! bon-homme, c'eſt toi?
Que fais-tu ſi tard dans la rue?
Tu devrois être au lit.

JARVIS.

Monſieur, pardonnez-moi,
Vous-même... (*il voit l'épée nue.*) Ciel!

BÉVERLEI.

Quoi donc?

JARVIS.

Votre épée... elle eſt nue...
Auriez-vous... Ah! Monſieur, vous me glacez d'effroi.

BÉVERLEI, *ſans écouter.*

Oui, de quelque côté que je tourne la vue,
La miſere, l'opprobre eſt par-tout ſur mes pas.
Ce n'eſt que par un prompt trépas...

JARVIS.

Monſieur.... De ſa douleur l'ame toute occupée,
Il ſe parle à lui-même & ne m'écoute pas!
O mon maître!

BÉVERLEI.

Qui parle?

JARVIS.

Hélas!

C'eſt le pauvre Jarvis... donnez-moi cette épée;
Monſieur, au nom de Dieu, donnez-la moi: je
crains...

BÉVERLEI.

Oui, prens-la, prens ce fer, ôte-le de mes mains.
Peut-être en ce moment, c'eſt le Ciel qui t'envoie.

JARVIS.

Ah! Monſieur, quelle eſt donc ma joie!
Et que Jarvis ſe tient heureux!...

BÉVERLEI.

Puiſſes tu toujours l'être, ô vieillard vertueux!
Mais ne reſte pas davantage:
De mes malheurs, Jarvis, crains la contagion.
La ruine, l'horreur, la malédiction,
De tout ce qui m'approche eſt le cruel partage;
Rentre, bon vieillard, couche-toi;
Va trouver le repos... qui n'eſt plus fait pour moi.

JARVIS.

Permettez que chez vous, Monſieur, je vous ra-
mene.

BÉVERLEI.

Non... jamais.

JARVIS.

Songez-vous quelle cruelle peine,
Madame... Pardonnez; vous voulez donc ſa mort?

BÉVERLEI.

Pour elle, & pour mon fils, de tous les maux le
pire,
C'eſt peut-être de vivre... oui, dans leur triſte ſort,
Ils paſſeront, hélas! leurs jours à me maudire.
Laiſſe-moi... de la nuit je chéris la noirceur,

Je voudrois en pouvoir redoubler les ténébres;
Dans le fond de mon ame une plus grande horreur....

Il a l'air d'écouter.

N'entens-je pas des cris funébres?

JARVIS.

Tout garde le ſilence.

BÉVERLEI.

O remords! O fureur!
Va-t-en? Couché ſur cette pierre,
Je paſſerai la nuit à dévorer mon cœur.
Eh! puiſſé-je jamais ne revoir la lumiere!

Il s'étend ſur des pierres.

JARVIS, *à ſes pieds.*

Ah! mon cher maître, à vos genoux,
Votre vieux ſerviteur en larmes vous conjure...
Au nom de Dieu, relevez-vous,
Vous n'avez point une ame dure;
Madame eſt dans les pleurs...

SCENE VI.

Madame BÉVERLEI, *sortant de chez elle avec une Lanterne*, M. BÉVERLEI *sur les pierres*, & JARVIS, *à genoux faisant une Scene muette.*

Madame BÉVERLEI.

JARVIS ne revient pas :
Je ne puis soutenir une plus longue attente :
Un trouble affreux m'agite... O Ciel ! conduis mes pas,
Guide ma démarche tremblante.

Elle s'avance du côté où sont Béverlei & Jarvis.

BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Tu m'importunes, bon vieillard.

JARVIS.

Votre pere, Monsieur, me montroit plus d'égard,
Et vous-même dans votre enfance. .
Mais je vois que vers nous une clarté s'avance :
Prenez garde... quelqu'un.

Madame BÉVERLEI, *qui s'est approchée.*

J'entens sa voix, je croi :
Oui, c'est lui... c'est Jarvis... Que mon ame est émue !
Je frémis.... approchons.... Ciel, qu'est-ce que je voi ?

JARVIS.

C'est Madame !

BÉVERLEI.

Ma femme ! O terre, engloutis-moi !

Madame BÉVERLEI, *à son mari.*

Mon ami... je me meurs... ce spectacle me tue...
Cruel, vous détournez la vûe ;
Vous fuyez mes regards... mon cœur se sent glacer ;
Parlez-moi... vous voyez qu'à peine je respire :
Ah ! par pitié, faites cesser
Tout le trouble & l'effroi que ce moment m'inspire.

BÉVERLEI.

Je vais plutôt les redoubler :
Frémissez... je n'ai rien que d'affreux à vous dire.
De malédictions vous m'allez accabler.

Madame BÉVERLEI.

Ah ! mon cœur en est incapable ;
Il n'apprendra jamais qu'à benir mon époux.

BÉVERLEI.

Cet époux est un misérable,
Qui ne doit être vû par vous
Que comme un monstre détestable.
Ce jour a fixé notre sort ;
La misere & les pleurs, voilà votre partage :
C'est celui de mon fils... & le mien, c'est la mort.

Madame BÉVERLEI.

Quoi donc !

BÉVERLEI.

Tout est perdu : le désespoir, la rage,
Voilà tout ce qui m'est resté.

Maudissez votre époux, il l'a bien mérité.

Madame BÉVERLEI.

Exauce mes vœux & mes larmes,
Ciel; d'un œil de bonté regarde sa douleur:
De son front obscurci dissipe les allarmes,
Ramene la paix dans son cœur.
Si l'infortune & la misere
Doivent tomber sur l'un des deux,
Epuise sur moi ta colere,
Et que Béverlei soit heureux.

BÉVERLEI.

Et c'est ainsi que me maudit ta bouche!
O d'un indigne époux vertueuse moitié,
Combien tant de bonté me confond & me touche!

Madame BÉVERLEI.

Laisse donc la tendre pitié
Adoucir dans ton cœur le désespoir farouche.
Eh! pourquoi succomber au poids de tes douleurs?
Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage;
Mon partage n'est point la misere & les pleurs.

BÉVERLEI.

Que nous reste-t-il?

Madame BÉVERLEI.

Le courage,
Et le travail... Tu sçais que toujours quelque ouvrage
Dans ton absence occupoit mes momens:
Je trompois la longueur du temps:
Ah! crois-moi, c'est du sein de l'indigence même
Que naîtra mon plus doux plaisir:
Je n'ai fait jusqu'ici qu'amuser mon loisir;
Je ferai vivre ce que j'aime.

BÉVERLEI.

Ta vertu peut tout adoucir,
Mon désespoir cede à ses charmes.
Je me jette en ton sein que je baigne de larmes....
O chere & tendre épouse, & tu ne me hais pas !

Madame BÉVERLEI.

Je t'aime, & je te plains.... Hélas !

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, UN SERGENT, *suivi d'un Recors.*

LE SERGENT, *à Béverlei.*

JE vous arrête, il faut me suivre.

BÉVERLEI.

O fortune ! voilà le dernier de tes coups.
On ne m'y verra pas survivre.

Madame BÉVERLEI.

Monsieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGENT.

C'est de l'argent qu'il faut.

JARVIS.

De combien est la somme ?

LE SERGENT.

Trois cents pieces.

JARVIS.

Chez moi, j'en ai moitié.

LE SERGENT.

Bon-homme.

Il faut le tout.

JARVIS.

Demain, je puis.

En fondant un Contrat....

BÉVERLEI.

(*Au Sergent.*)

Finissons. Je vous suis....

Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon ame.
Mais, gardez votre argent.... Embrassez-moi, ma femme:
Pour la dernière fois, je vous tiens dans mes bras....
Il faut subir mon sort....

On l'emmene.

Madame BÉVERLEI, *le suivant avec Jarvis.*

Je ne vous quitte pas.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

La Scene repréſente la chambre d'une priſon : il doit y avoir d'un côté une table ſur laquelle eſt un pot d'eau, & un verre dans une jatte, & de l'autre un fauteuil, & une chaiſe à côté : Tomi eſt dans le fauteuil, & Jarvis ſur la chaiſe à côté.

SCENE PREMIERE.

TOMI, JARVIS.

JARVIS, *en arrangeant l'enfant.*

SEs yeux ſe ferment... il ſuccombe.
Pauvre enfant ! le voilà qui dort.
O l'heureux âge ! ſans effort,
Dans les bras du ſommeil il tombe ;
Il ne craint pas que du remord
La voix en ſurſaut le réveille ;
Son innocence en paix ſommeille ;
Tandis que, le cœur déchiré,
Son pere malheureux a vu le jour renaître,
Avant que dans ſes yeux le ſommeil ſoit entré.
Quel changement fatal ! O mon maître, mon maître,

A quelle passion vous vous êtes livré ?
Que de vertus en vous un seul vice a détruites ?
Et qu'il a d'effroyables suites !
Puisse le Ciel...

SCENE II.

Madame BÉVERLEI, JARVIS.

Madame BÉVERLEI.

Que fait mon fils ?

JARVIS.

Vous voyez, Madame, il repose.

Madame BÉVERLEI, *en le baisant.*

Dormez, cher enfant ! Ah ! Jarvis,
Quels tourmens son pere me cause !
Mes discours, tu le sçais, avoient eu quelque fruit ;
J'avois de ses transports calmé la violence :
Cette prison a tout détruit.
O la cruelle, ô l'effroyable nuit !
Plongé dans un morne silence,
L'œil fixe, il paroissoit ni n'entendre, ni voir ;
Et soudain furieux jusques à la démence,
Poussant les cris du désespoir,
Il détestoit son existence.

JARVIS.

O mon maître !

Madame BÉVERLEI.

A ses pieds, que je baignois de pleurs,
J'invoquois

J'invoquois les doux noms & d'époux & de pere ;
A mes larmes, à ma priere,
Il n'oppoſoit que des fureurs :
Deux fois cruellement ſes bras m'ont repouſſée.
De cet égarement à la fin revenu,
Honteux de voir ſa femme à ſes pieds abaiſſée,
Son cœur s'eſt vivement émû :
Contre ſon ſein il m'a preſſée ;
Le torrent de nos pleurs alors s'eſt confondu.

JARVIS.

Je ſens couler les miens.

Madame BÉVERLEI.

Sa fureur s'eſt calmée :
Par le ſommeil enfin ſa paupiere fermée
D'un repos paſſager lui prête la douceur.

JARVIS.

Le Ciel en ſoit loué.

Madame BÉVERLEI.

Mais, cependant, ma ſœur
M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agiſſe,
Et que pour mon époux il ſeroit important,
Qu'au-dehors ſans tarder un moment je la viſſe :
Je vais profiter de l'inſtant,
Jarvis, où mon mari ſommeille.
Toi, ſois bien attentif, prens garde ; & , s'il s'éveille.
Ne le laiſſe point ſeul, mene lui ſon enfant,
A l'aſpect de ſon fils, à cette chere vûe,
D'un ſentiment ſi doux un pere a l'ame émue ! . . .
Béverlei ſentira ſon tourment adouci ;
A l'inſtant je reviens ici :
Si de toi je n'étois pas ſûre,
Mon cœur à le quitter ne pourroit conſentir.

JARVIS.

Sans crainte vous pouvez sortir.

Madame BEVERLEI, *après avoir été doucement regarder par la coulisse.*

Il n'a pas changé de posture,
Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure,
Observe bien l'instant qu'il se réveillera.

Elle sort.

SCENE III.

JARVIS, TOMI *dormant.*

JARVIS.

Jusqu'au retour de ma maitresse,
J'espere qu'il reposera :
Que de vertu, que de tendresse !
L'excellente femme qu'il a !
Qu'il seroit avec elle heureux, s'il sçavoit l'être !
J'entens du bruit. . . allons doucement reconnoître. . .
Il ne dort plus. . . c'est lui, pâle, défiguré,
Moins sombre cependant, & l'œil moins égaré.

SCENE IV.

BÉVERLEI, JARVIS, TOMI *dormant.*

BÉVERLEI, *à part.*

Ma femme eſt éloignée ; écartons ce bon-homme :
Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger ſomme ;
Le repos, bientôt, vous a fui.

BÉVERLEI.

Ta maitreſſe eſt dehors ?

JARVIS.

Quelques ſoins néceſſaires
L'ont forcée à ſortir, Monſieur, pour vos affaires.
Dans peu vous allez [illegible]

BÉVERLEI.

Je ſens que du ſommeil le baume favorable
Dans mon cœur plus tranquille a ranimé l'eſpoir.
J'ai beſoin du conſeil d'un ami véritable :
Je veux entretenir Leuſon.
Va le trouver, Jarvis ; dis-lui qu'en m'a priſon
Il me faſſe à l'inſtant l'amitié de ſe rendre. . . .
Qui te fait héſiter ?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon :

Madame, dans ce lieu, m'a prescrit de l'attendre.

BEVERLEI.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçois,

Tu vois que je suis fort tranquile.

JARVIS.

Grace au Ciel, Monsieur, je le vois.

BEVERLEI.

Va donc, je veux quitter ce triste domicile.

JARVIS.

Mais. . .

BÉVERLEI.

Sans plus répliquer, j'ordonne; obéis-moi.

JARVIS, *après un air d'hésitation.*

J'y vais.

SCENE V.

BÉVERLEI, TOMI *dormant.*

BÉVERLEI, *après avoir fait quelques tours de l'air le plus sombre.*

MON heure est arrivée :

J'ai prononcé l'arrêt. . . cet arrêt est la mort.

D'opprobre mon ame abreuvée

Ne peut plus soutenir son sort.

A ses tourmens mon cœur succombe.

En disant ces vers, il approche de la table, met de l'eau dans un verre, & y mêle la liqueur d'un flacon qu'il tire de sa poche.

Je vais m'endormir dans la tombe. . .
M'endormir !. . . Si la mort, au lieu d'être un sommeil,
Etoit un éternel. . . & funeste réveil !
Et si d'un Dieu vengeur. . . il faut que je le prie :
Dieu dont la clémence infinie. . .
Je ne sçaurois prier. . . du désespoir sur moi
La main de fer appesantie
M'entraîne. . . cependant, j'entens, avec effroi,
Dans le fond de mon cœur une voix qui me crie :
Arrête, malheureux : tes jours sont-ils à toi ?
O de nos actions incorruptible Juge,
Conscience ! . . . . Mais quoi ! sans espoir, sans refuge,
Voir ma femme, mon fils languir dans le besoin !
Auteur de leur misere, en être le témoin !
~~Endurer le mépris, pire que l'infortune !~~
Mourir enfin cent fois, pour n'oser mourir une !
Ah ! c'est trop balancer. . . on peut braver le sort :
Mais la honte ! mais le remord !

Il prend le verre.

Nature, tu frémis. . . Terreur d'un autre monde,
Abîme de l'éternité,
Obscurité affreuse & profonde,
Tout cœur à ton aspect se glace épouvanté :
Mais j'abhorre la vie, & mon destin l'emporte.

Il boit.

Ç'en est fait. . . . c'est la mort qu'en mes veines je porte :
De mes jours ce soleil éclaire le dernier.
O si l'homme au tombeau s'enfermoit tout entier !
Mais des pleurs des vivans si l'ame encore émue
Voit ceux qui lui sont chers souffrans & malheureux,

Si j'entens vos cris douloureux,
O, ma femme, ô mon fils, ô famille éperdue!
L'enfer, l'enfer n'a pas de tourmens plus affreux.
... O réflexion trop tardive!

Il fait quelques tours & apperçoit son fils.

Mon fils... un doux sommeil tient son ame captive!
(1) Je n'entendrai donc plus le son de cette voix,

---

(1) J'ai changé cet endroit : voici la premiere leçon qui étoit, je crois, plus théâtrale ; mais dont plusieurs personnes ont été révoltées.

Pauvre enfant! tu ne sens ni ne prévois ton sort:
La honte de ma vie & l'horreur de ma mort,
Voilà ton unique héritage;
L'opprobre sera ton partage.
De misere accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire & le jour & ton pere:
~~La vie est-elle donc un bien si précieux?~~
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chere;
Qui t'en délivreroit t'ôteroit un fardeau.
Que n'a-t-on étouffé ton pere en son berçeau!
Mais déja le poison... Je sens que je m'égare,
Une épaisse & noire vapeur
Couvre mes yeux, & dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare.
Que dis-je, fureur? c'est pitié.
Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir est un instant; vivre est un long supplice.
Mon fils ce seroit-là ton sort?
Osons l'y dérober, le moment est propice:
Qu'il passe sans douleur du sommeil à la mort;
Ce fer.... (Tuer mon fils! Le transport est horrible....)
Nature! ah! je sens que ta voix
Jette en mon cœur un cri terrible:
Que je t'embrasse, au moins, pour la derniere fois.

A mon oreille, hélas ! ſi chere !
Que je t'embraſſe, au moins, pour la derniere fois.
O malheureux enfant d'un plus malheureux pere !

Il s'aſſied à côté ſur la chaiſe.

Qu'en le voyant mon ame s'attendrit !
Il ſemble qu'en dormant ſa bouche me ſourit.
Cette bouche. . . . ces traits. . . . Ce ſont ceux de ſa mere :
Pauvre enfant ! (*Il ſe lève.*) tu ne ſens, ni ne prévois ton ſort ;
La honte de ma vie, & l'horreur de ma mort,
Voilà ton unique héritage :
L'opprobre ſera ton partage.
De miſere accablé, n'oſant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire & le jour & ton pere.
La vie eſt-elle donc un bien ſi précieux ?
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chere :

O malheureux enfant d'un plus malheureux pere !

Il s'aſſied à côté de l'enfant.

Hélas ! qu'en le voyant mon ame s'attendrit !
Il ſemble qu'en dormant ſa bouche me ſourit. . . .
Cette bouche. . . . ces [illegible] ſont ceux de ſa mere. . . .
Qu'il vive. . . . Mais, que dis-je ? . . . Eſt-ce donc le chérir ?

Il ſe leve.

Vouloir qu'il vive pour ſouffrir ! . . .
Ciel ! un feu dévorant au-dedans me conſume,
Mon ſang de plus en plus s'allume ;
Le temps eſt précieux : ſoit raiſon, ſoit fureur. . . .

Il leve le fer ſur ſon fils.

Il s'éveille !

TOMI, *effrayé.*

Papa. . . . Vos yeux. . . . Ils me font peur.

&c.

Qui t'en délivreroit, t'ôteroit un fardeau.
Que n'a-t on étouffé ton pere en son berceau?
Mais déja le poison... je sens que je m'égare,
Une épaisse & noire vapeur
Couvre mes yeux, & dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare:
Que dis je fureur? c'est pitié.
Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir est un instant, vivre est un long supplice.
Mon fils ce seroit-là ton sort...
Osons l'y dérober... le moment est propice;
Qu'il passe, sans douleur, du sommeil à la mort.
Ce fer... Tuer mon fils! Le transport est horrible.
Nature! ah! ta voix dans mon cœur
Vient de jetter un cri terrible...
Il s'éveille.

TOMI.

Papa... vos yeux... ils me font peur.

BÉVERLEI.

Sa voix a je ne sçais quel charme...

TOMI, *tombant à genoux.*

Mon bon papa, pardonnez-moi.

BÉVERLEI.

Je n'y tiens pas, il me désarme.

Il jette le poignard.

O malheureux enfant! O mon fils, lève-toi:
Mes pleurs inondent ton visage...

Madame Béverlei entre avec Henriette.

SCENE VI.

TOMI, BÉVERLEI, Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

TOMI, *courant à sa mere.*

Maman, sauvez Tomi.

Madame BÉVERLEI.

Ciel ! quel est mon effroi !
Cet enfant... ce poignard.. cruel ! à quel usage ?

BÉVERLEI.

Des monstres connoissez-en moi le plus sauvage ;
Par pitié pour mon fils je lui perçois le cœur.

HENRIETTE.

Juste Ciel !

Madame BÉVERLEI.

Par pitié !... votre fils ?... quelle horreur !
Barbare, & vous [illegible] à sa mere !
O mon fils ! mon cher fils !

BÉVERLEI.

Si, pour vous satisfaire,
Il n'est besoin que de ma mort...

Madame BÉVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,
Cher & cruel époux ! je vois le noir transport
Du désespoir qui vous égare.
Mais à vous mettre en liberté,

Sçachez que Leuson se prépare ;
Sçachez que Stukéli ce monstre détesté. . .

BÉVERLEI, *à part.*

De mes sens quel tourment s'empare !

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LEUSON, JARVIS.

LEUSON.

Béverlei, vos fers sont rompus :
Par Jame assassiné, Stukéli ne vit plus ;
Un différend entr'eux est né sur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'est plus ?

LEUSON.

Non, Jame est arrêté :
Vos effets sont en sûreté.
Cher ami, reprenez courage ;
Tout vous sera rendu.

BÉVERLEI.

Je me suis trop hâté.
Ah ! malheureux !

Madame BÉVERLEI.

Eh quoi ! cette nouvelle. . .

LEUSON.

Ses traits sont renversés.

BÉVERLEI.

Une douleur cruelle...

LEUSON.

Madame, il faut un promt secours.

Madame BÉVERLEI.

Courez, Jarvis. (*Il sort.*) O Ciel, sois mon reçours!

BÉVERLEI.

Le calme à la douleur succède.
O ma femme!

Madame BÉVERLEI.

Eh bien? quoi? mon ami, mon époux!

BÉVERLEI.

Ne cherchez point à mon mal de remède:
Il n'en est point.

Madame BÉVERLEI.

Que dites-vous?
Il en est, il en est.

BÉVERLEI.

Epouse digne & chere,
Vous n'avez plus d'époux, mon fils n'a plus de pere.

LEUSON.

O malheureux ami! Qu'avez-vous fait?

HENRIETTE.

Hélas!
Mon frere, avez-vous pu...

Madame BÉVERLEI.

Non, je ne le crois pas:
Cet horrible attentat...

BÉVERLEI.

Tout mon cœur le déteste.
Pere dénaturé, citoyen criminel,
Barbare époux, enfin, dans un moment funeste,
J'ai violé les Loix de la Terre & du Ciel.

Madame BÉVERLEI.

Je meurs.

Leuson la soutient.

BÉVERLEI.

Voici le moment de paroître
Au redoutable Tribunal
De celui qui me donna l'être;
Tout me dit que je touche à ce terme fatal;
Le calme où je me trouve....une foiblesse extrême...
Mes yeux d'ombres environnés...
Ma femme: ah! dites-moi que vous me pardonnez.

Madame BÉVERLEI, *avec des sanglots.*

Puisse le Ciel, hélas! vous pardonner de même (1).

BÉVERLEI.

Aidez à le fléchir votre époux expirant.

---

(1) A la représentation on abrége ainsi la Scene:

Madame BÉVERLEI.

Puisse le Ciel, hélas! vous pardonner de même.

BÉVERLEI.

Il voit mes remords, & vos pleurs....
Mon fils!...

Le fils se met aux genoux de son pere d'un côté; la mere doit être de l'autre, abîmée de douleur.

Vous me perdez, il vous reste une mere.
Qu'elle vous soit toujours, &c.

Il s'incline, soutenu par ceux qui l'entourent.

D... de miséricorde, à tes pieds, en tremblant,
Ta foible créature implore ta clémence:
Ta justice pardonne au cœur qui se repent;
Fais luire à ce coupable un rayon d'espérance:
Tu vois mes remords infinis:
S'ils ne peuvent, Grand Dieu, désarmer ... vengeance,
Ne l'étens pas du moins sur ma femme & mon fils.

Madame BÉVERLEI.

Ah! qu'il prenne ma vie, & qu'il sauve la tienne.

Elle se précipite à ses pieds, abîmée de douleur.

BÉVERLEI, *à Leuson.*

Prenez soin d'elle & de ma sœur,
Digne ami, dont si mal j'avois connu le cœur.
Mon fils... qu'il s'approche; qu'il vienne.

L'enfant se met aux genoux de son pere, sa mere est de l'autre côté: Béverlei, après les avoir regardés:

Mes yeux se remplissent de pleurs.
O mort! qu'en ce moment je ressens tes horreurs!...
Vous me perdez, mon fils: il vous reste une mere;
Qu'... ...us soit toujours & respectable & chere;
Et si du Jeu jamais vous sentez les fureurs,
Souvenez-vous de votre pere...
Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu... je meurs.

Madame Béverlei s'évanouit & la toile tombe.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *Béverlei*, Tragédie Bourgeoise, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 6 Juin 1768.

MARIN.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de la Reine & de l'Archevêché, rue des Mathurins, 1768.